

Cette édition est la troisième après celles de 1952 et de 1985. Il était utile d'en refondre une autre avec l'apport de la critique guillevicienne qui n'a cessé de se développer depuis la mort du poète en 1997. Ainsi faut-il lire avec intérêt les deux textes de Bruno Doucey et de Bertrand Degott qui l'accompagnent. Le premier y souligne l'importance que revêt pour lui cette édition, en tous points conforme à l'édition revue et corrigée de 1985, mais augmentée cette fois de manuscrits autographes reproduits en *fac simile*. L'auteur insiste avec raison sur l'autorisation qu'a accordée Lucie Guillevic de lire et de reproduire ces « carnets à spirales et les manuscrits jaunis du grand écrivain, ces documents font entrer le lecteur dans l'atelier où l'œuvre s'est élaborée. Brouillons et variantes, ratures et biffures témoignent du travail par lequel l'artisan du langage donne corps à la poésie qui le traverse ». C'est sur ce matériau qu'a travaillé Bertrand Degott : il en ressort une étude riche et dense sur la profondeur et la cohérence des changements que fait subir Guillevic à son inspiration première, comment il passe du « discours à l'ellipse ». Bertrand Degott scrute avec bénéfice ce que recouvre pour le poète le terme de « basses eaux poétiques » dont il qualifiait ce recueil et toute sa production sortie de sa période militante. Le critique voit comment, en 1985, Guillevic gomme l'aspect réaliste et conjoncturel pour promouvoir le poème à son sens universel : « C'est une mission de la poésie que de dire le monde, mais elle ne reste poésie qu'à condition de surplomber la circonstance et les partis ». Et Bertrand Degott d'assurer un lien tout à fait sûr avec les sonnets que composera Guillevic, dans leur volonté de dire le réel. Ces recueils permettent « d'entendre Guillevic différemment ».

Alors on relira avec plaisir des vers comme « Que déjà je me lève en ce matin d'été/ [...] Déjà c'est victoire ». « Je suis libre d'aller. Je vais ». « La terre/ Est mon bonheur ». Par la simplicité bien connue du poète, le sentiment passe et nous transporte, malgré les *aleas* de ma vie, qui à cette époque, n'était pas simple : « Car on tue dans le monde/ Et tout massacre nous vieillit ». Le poète sait transfigurer le réel pour nous donner des mots qui vont nous aider à vivre, nous donner « envie de vivre ». Le caractère rigoureux, dans son humilité, du langage de Guillevic, lui permet d'accéder tant à la simplicité de la vie de tous les jours qu'au sens débordant de l'aphorisme

Pourtant, à l'époque, les critiques n'ont vu que les références historiques qui plaçaient ce recueil dans le discours militant. L'édition de 1985 n'a pas fait grand bruit ; on y a seulement souligné les corrections nécessaires.

Paradoxalement, ce recueil contient les poèmes parmi peut-être les plus connus de Guillevic, et repris par les professeurs des écoles pour enseigner la poésie moderne, tel ce fameux : « J'ai vu le menuisier/ Tirer parti du bois ». C'est par la simplicité, commandée par la force militante, que Guillevic a réussi à attirer l'attention de cette foule énorme des enfants des écoles. C'est aussi en restant lui-même, par-delà les commandes muettes du Parti : « C'est une armoire/ Qui s'est ouverte ». Le réel pour Guillevic guide son inspiration, le réel, c'est-à-dire son propre vécu qui par la grâce du verbe ne devient pas sensiblement différent du réel de chacun.

Ce recueil n'est pas différent des autres à venir, et de toute la production de Guillevic. Il marque une étape, peut-être « de basses eaux poétiques », mais riches des gemmes que l'orpailleur sait y pouvoir trouver.

Guillevic. *Présent, poèmes 1987-1997.* Gallimard, 2004.

Voici enfin le dernier recueil écrit par Guillevic et que Lucie Albertini a composé pour nous. Les poèmes sont simplement classés par ordre chronologique, sauf pour la partie intitulée « Vieillir », intercalée dans l'année 1994. Ainsi que nous le confirme Lucie Albertini dans sa préface, ce recueil s'est élaboré sur le plus grand empan de temps possible, comme pour *Maintenant* et *Possibles futurs*, et *Terraqué*, dont on peut penser qu'il se « mit en cave » pendant au moins dix ans aussi. Cette maturation dans la durée constitue un démenti à ceux qui auraient pu penser que l'écriture simple à l'allure prosaïque dont Guillevic est passé maître était le fruit d'une rapidité dans la conception et son exécution. « Des poèmes attendent depuis les années 1970 ».

Présent. Guillevic l'est en effet dans la littérature française d'une façon très originale, à côté d'un Ponge. Présent, il l'est plus encore par sa forte empreinte que laissent dans l'âme et le cœur ses textes brefs et denses. Présent, il l'est toujours dans les trois récentes publications dont il est l'objet cette année (réédition de *Terre à bonheur*, Seghers; *Guillevic et sa Bretagne*, de Maria Lopo, aux Presses Universitaires de Rennes; et *Guillevic ou la passion du monde*, Actes du Colloque d'Angers en mai 2002, réunis par Jacques Lardoux, aux Presses Universitaires d'Angers).

Tout le livre est à lire à l'aune de l'âge. On y sent une présence de la mort à chaque instant, sans cependant qu'elle y soit pesante : « Mais justement, silex/ Vivre sans craindre, // Est-ce vivre? ». Se révèle le formidable sursaut du poète qui veut répondre à la vie. Et nous savons qu'il a toujours